

# la plaine, la poésie

bulletin de l'association  
des amis de Gustave Roud



© Charles-Antoine Sibilla

Gustave Roud, Photographie du bureau de l'écrivain

## Sommaire

3

Entretiens avec les traducteurs

5

Gustave Roud et le religieux

8

Expériences d'enseignants

10

Gustave Roud et Eugène Burnand

13

Portfolio : portraits d'animaux

16

Hommages d'écrivains

## La langue de Roud dans une autre langue

« *It enslaves us gently, in the manner of a symphony.* » Les pouvoirs d'une prairie, ici en anglais, restent avant tout ceux d'une écriture de l'euphonie, des vastes périodes syntaxiques ou du rythme ample d'une méditation poétique. Comment traduire Roud dans une langue où la syntaxe est écourtée, où la musicalité de la prose se rend autrement, où le lexique comporte des nuances nouvelles ? Si traduire, c'est récrire — plus que trahir —, cet acte transporte alors dans un autre idiome les mouvements, les sensations, les échanges, qui semblent si limpides et toujours mystérieux en langue originale. On peut et on doit traduire la poésie. Que ce soit en anglais, en allemand ou en italien, Gustave Roud suscite aujourd'hui un vif intérêt. Son phrasé singulier, ses différences par rapport à Philippe Jaccottet, ses représentations tragiques et érotiques de la quête d'un « paradis humain » lui donnent un « ton » unique pour toucher d'autres lecteurs, dans

d'autres langues. Ce numéro double s'ouvre ainsi sur la rencontre avec les traducteurs actuels de Gustave Roud. Comment ont eu lieu les premiers contacts avec l'œuvre ? Quelles sont les joies et les difficultés d'un tel travail ? Comment l'imaginaire des plaines du Jorat peut-il traverser la Sarine ou l'Atlantique ?

Outre les rubriques habituelles, ce numéro offre des réflexions diverses et croisées sur la spiritualité de Roud, la didactique face à son œuvre, les rapports au peintre Eugène Burnand ou des hommages vibrants d'auteurs contemporains. Bientôt il neigera sur ce versant du monde, mais il se pourrait que ces neiges reflètent d'autres blancheurs et d'autres traces ; celles de l'écriture qui guette, de la prose qui recueille. « *Die Zeit schneit auf der anderen Seite der Welt, löscht all diese Dinge aus, die ihr eigen sind, als würde sie sich langsam selbst verleugnen...* »

A. R.

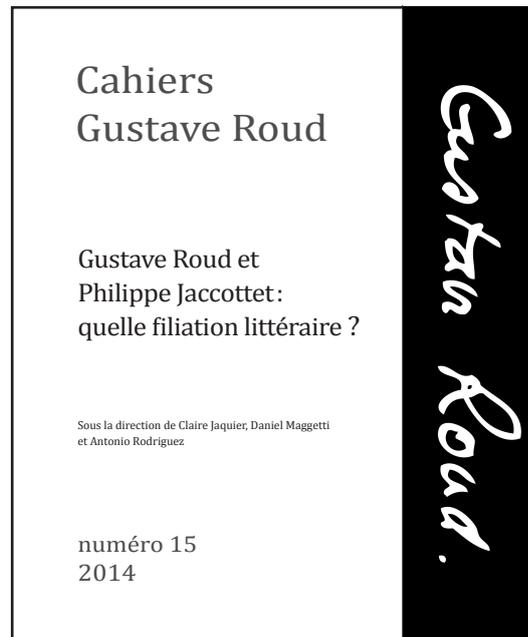
**Parution du quinzième cahier  
Gustave Roud**

Les actes du colloque de Lausanne de 2012 sur Gustave Roud et Philippe Jaccottet paraissent cet automne dans la collection des *Cahiers Gustave Roud*. Ils permettent de penser de manière critique la « filiation » entre deux grands auteurs et les divergences dans leurs démarches.

*(Extrait de l'avant-propos)*  
« Sans doute faut-il délaissier la légende dorée de la littérature qui voudrait que les générations se suivent et poursuivent le même projet, selon des inflexions nouvelles certes, mais également selon une concordance de vues par-delà le temps. Ne suffit-il pas de détailler combien, malgré un attachement véritable, les jeunes auteurs se construisent avec leurs aînés, suivant leurs conseils, mais souvent aussi en parallèle à leurs aînés, pris par d'autres intérêts, par de nouvelles nécessités, ou même, et cela arrive parfois, contre eux et contre leurs esthétiques ? L'amitié entre Gustave Roud et Philippe Jaccottet offre une réflexion intense sur le lien entre deux générations poétiques en Suisse romande, plus largement chez deux grands auteurs de langue française. »

**Sommaire**

« Un héritage sans testament », avant-propos ; Claire Jaquier, « De Rousseau à Roud : relais et détours de la transmission poétique » ; Stéphane Pétermann, « Ramuz, Roud, Jaccottet : les détours d'une filiation » ; Daniel Maggetti, « Philippe Jaccottet, éditeur de Gustave Roud » ; Lucie Bourassa, « Entre poétique et rhétorique : Jaccottet et Roud lisent Novalis » ; Irene Weber Henking, « Traductions éparses — l'essentiel, non l'intégralité » : Philippe Jaccottet, éditeur des traductions de Gustave Roud ; Peter Schnyder, « Le prestige de l'instant chez Gustave Roud et Philippe Jaccottet » ; Nathalie J. Ferrand, « Gustave Roud, Philippe Jaccottet : la poésie devant la mort » ; Antonio Rodriguez, « Y a-t-il un corps nu dans le paysage ? Esthétiques du désir chez Roud et Jaccottet ».



**2015 : Année Gustave Roud**

L'Association des Amis de Gustave Roud s'est associée au Centre de recherches sur les lettres romandes et à diverses institutions de l'Université de Lausanne pour mener à bien différents projets sur l'auteur (expositions et livres) l'année prochaine. Afin de favoriser la démarche, le Conseil d'Etat vaudois a décrété que 2015 serait officiellement une « année Gustave Roud ». Plusieurs expositions sont prévues (Musée de Pully, Fondation Jan Michalski, Musée Eugène Burnand, Bibliothèque cantonale et universitaire), mais plus largement ce seront une série de travaux qui verront le jour : que ce soit sur les photographies de Gustave Roud, sur ses manuscrits ou sur sa vie. L'A.A.G.R. centralise la gestion du projet, et elle a déjà obtenu des aides importantes de l'Etat de Vaud, de la Loterie romande, des fondations Leenaards, Göhner. Dès le printemps 2015, le calendrier commence par une cérémonie d'ouverture et par une exposition au musée Burnand de Moudon. Toutes les informations seront sur le site de l'A.A.G.R. ([www.gustave-roud.ch](http://www.gustave-roud.ch)) ou par courrier pour les membres de l'association.

**Revue de presse**

Le sentier Gustave Roud a suscité cette année un reportage de la RTS (Emission *Couleurs locales*, 1.9.2014) ainsi qu'un article dans *Terre et Nature* avec Laure-Adrienne Rochat. Signalons également une émission de la radio RSR 1 (*L'horloge de sable* du 7 juin 2014, par Jonas Pool) et un entretien avec Antonio Rodriguez sur le *Petit Traité de la marche en plaine* (*Le Temps, Samedi culturel*, 23 août 2014).

**Un spectacle de qualité sur  
Gustave Roud et les jeunes  
poètes**

Au début des années 1940, Gustave Roud devient une référence pour de nombreux jeunes poètes en Suisse romande. Maurice Chappaz en premier, puis Philippe Jaccottet, viennent à lui comme à un conseiller, progressivement comme à un maître. Guillaume Chenevière a monté un spectacle sur les relations poétiques et amicales de Roud, Jaccottet et Chappaz. Inauguré à Morges le 7 septembre 2014, ce spectacle est en tournée à Genève (La Comédie), Lausanne, Sion, Fribourg, Paris, Grignan.

Propos recueillis par  
Mathilde Vischer et  
Antonio Rodriguez

*Qu'est-ce qui vous a amenés à la traduction d'œuvres de Gustave Roud ?*

*Gabriela Zehnder* : Un hasard de circonstances. À la suite de la traduction de poèmes pour la revue littéraire *Viceversa*, je fus contactée pour l'aventure Gustave Roud. Je n'ai pas hésité une seconde, bien que connaissant très peu de l'œuvre du poète : le peu m'avait séduit il y a longtemps déjà. Au-delà de son langage, qui coule à mes oreilles comme un ruisseau à travers un paysage magique, j'aime cet univers d'un autre temps et pourtant si présent.

*Alexander Dickow* : Antonio Rodriguez m'a d'abord proposé de tenter une traduction de Gustave Roud, que je ne connaissais pas. Ayant lu et tout de suite apprécié l'œuvre, j'ai tenté une traduction de « Pouvoirs d'une prairie », en partie par goût du défi, puisque le travail de Roud diffère tant du mien. J'ai éprouvé un grand plaisir à écrire tout autrement que je ne fais, un plaisir presque transgressif : me permettre de suivre ces sublimes périodes, par exemple ! ce que je ne fais pas d'habitude en poésie.

*Alberto Nessi* : Mon intérêt pour Gustave Roud est né d'une sensibilité commune, et d'un regret. J'ai en commun avec Roud une sensibilité pour le clair-obscur, les nuances, pour la vie des personnes humbles. Cela mis à part, nous sommes très différents (mais Vittorio Sereni dit avec justesse que l'on apprend davantage de ceux qui ne nous ressemblent pas). Le regret que j'ai est celui de ne pas avoir su chanter le Mendrisiotto comme

## Gustave Roud et ses traducteurs actuels

Actuellement en cours de traduction dans trois langues majeures, l'anglais, l'allemand et l'italien, l'œuvre de Gustave Roud suscite un intérêt international. Nous avons questionné trois traducteurs : Alexander Dickow (pour l'anglais), Alberto Nessi (pour l'italien), Gabriela Zehnder (pour l'allemand).



Friedrich Eduard Eichens, Novalis (1846)

Roud a su célébrer le Haut-Jorat : Roud est ce que je n'ai pas été et peut-être — peut-être... — celui que j'aurais pu être.

*Quelles difficultés avez-vous rencontrées en traduisant l'œuvre de Gustave Roud ?*

*Alberto Nessi* : Les difficultés sont essentiellement d'ordre syntaxique et lexical. La difficulté principale était celle de parvenir à respecter l'esprit de sa prose poétique, tout à

la fois passionnée, délicate et parfois dramatique, à respecter sa respiration. Les difficultés lexicales concernent surtout les particularités de la région qui demeure au centre de son œuvre et le monde végétal qu'il affectionne (tout comme moi, voilà un autre de nos points communs...).

*Gabriela Zehnder* : Une des difficultés est sans doute de trouver en allemand un rythme qui coule avec autant de légèreté que dans l'original. L'allemand se prête fort bien au langage poétique de Gustave Roud, j'y perçois même souvent une « évidence ». Le besoin de me plonger dans l'univers du poète afin de palper l'atmosphère, comprendre les images, deviner ce qu'il y a derrière, est un ressenti puissant.

*Alexander Dickow* : Roud me paraît un écrivain qui tient à la précision des mots, au mot juste. Cela compte que ce soit un frêne et non un hêtre, par exemple. Le traducteur doit le suivre sur ce point, mais il devient difficile de maintenir cette exactitude et les réseaux de sonorités ensemble. Problème banal en traduction, mais qui se pose d'une manière plus aiguë avec Roud. On doit rester attentif au tissu très tendu de cette prose. Cependant, Roud n'est pas intraduisible (pas plus qu'un autre).

*Pensez-vous que le terreau littéraire germanophone (pour Gabriela Zehnder), italophone (pour Alberto Nessi) ou anglophone (pour Alexander Dickow) est favorable actuellement à l'accueil de l'œuvre de Gustave Roud ?*

*Alexander Dickow* : La scène poétique américaine est extrêmement atomisée ; il n'existe plus guère de système de reconnaissance de la poésie. La situation est encore plus délicate pour les œuvres étrangères. Mais le bouche à oreille par internet peut agir sur le long terme et amener un lectorat important, notamment parmi les poètes américains, grâce à une ou deux traductions. C'est cette reconnaissance, souterraine mais durable, qu'il faut d'abord espérer pour Roud aux Etats-Unis.

*Alberto Nessi* : En Italie, pays où on lit peu et où la littérature de qualité est nettement minoritaire, l'œuvre de Roud est destinée à rester en marge. Mais peut-être le *Petit Traité de la marche en plaine* pourrait-il être accueilli avec une certaine attention, parce que l'intérêt pour le thème de la marche à pied, perçue comme l'expression d'une liberté, comme une forme de progression et de découverte intérieures, y est très présent. Souligner l'importance de ces thèmes serait un bon moyen de promouvoir le livre. En Suisse italienne, la prose poétique du maître romand devrait être une lecture obligée pour toute personne cultivée !

*Gabriela Zehnder* : Difficile à dire. Le fait d'avoir trouvé un éditeur qui est d'accord de publier les trois volumes des « Écrits de Gustave Roud » (parus à la Bibliothèque des Arts) me paraît un bon présage. Je suis convaincue que ce grand poète va trouver un public choisi chez les germanophones.

*Les textes de Gustave Roud que vous avez traduits ont-ils été marquants par rapport à d'autres traductions ?*

*Alberto Nessi* : Pas directement. J'ai lu et traduit Gustave Roud tardivement ; son influence sur mon œuvre pourrait être perceptible dans le mouvement d'intériorisation de ma voix, qui s'est cependant déjà vérifié

---

**« Mon intérêt pour Gustave Roud est né d'une sensibilité commune, et d'un regret. J'ai en commun avec Roud une sensibilité pour le clair-obscur, les nuances, pour la vie des personnes humbles. »**

---

indépendamment dans les années de maturité de mon travail.

*Alexander Dickow* : Il faut retrouver une liberté dans le geste d'écrire, la capacité de dire encore autrement, de se réinventer. Pour cela, s'exposer à des écritures aux antipodes de la sienne. On s'aperçoit ainsi de ses angles morts : ce qu'on ne se permet pas en écriture, sans même le savoir. C'est l'un des buts de la traduction, pour un poète : reconnaître qu'il y a encore d'autres chemins à prendre. Traduire Roud m'a rendu conscient de ces faits : c'est un grand apport pour le poète-traducteur que je suis.

*Gabriela Zehnder* : C'est un travail qui m'absorbe complètement, impossible pour moi de traduire le matin un texte journalistique, par exemple, et de me mettre l'après-midi à Gustave Roud. J'ai besoin de rester immergée dans son écriture, de m'en imprégner. Cela a été le cas chez d'autres auteurs, mais c'est particulièrement marqué chez lui.

### Trois traducteurs de Gustave Roud

Alexander Dickow est né en 1979 dans l'Idaho, dans le nord-ouest des Etats-Unis. Il enseigne actuellement la langue et la littérature francophones à Virginia Tech (USA). Poète, traducteur et universitaire, il est notamment l'auteur de *Caramboles* (Argol, 2008).

Alberto Nessi est né en 1940 à Mendrisio. Il compte parmi les poètes et romanciers les plus connus de la Suisse italienne : plusieurs de ses livres ont été traduits en français, notamment : *Le Train du soir*, Zoé, 1992 ; *La Couleur de la mauve*, Empreintes, 1996 ; *Fleurs d'ombre*, La Dogana, 2001 [Prix Lipp].

Gabriela Zehnder, née en 1955 en Suisse orientale, vit à Cavigliano (Tessin). Elle a traduit du français et de l'italien des auteurs comme Emmanuel Bove, Jean-Luc Benoziglio, Adrien Pasquali, Etienne Barilier. Elle est également traductrice de poèmes pour des magazines littéraires ainsi que de plusieurs pièces de théâtre.

Propos recueillis par  
Laure-Adrienne Rochat

*Originaire d'une famille protestante de Savigny, Gilbert Vincent a découvert à l'âge de 14 ans la poésie de Roud et a commencé peu après à rencontrer régulièrement le poète dans sa demeure carrougeoise. Converti au catholicisme à l'âge de 25 ans et devenu abbé après des études de théologie à Lyon et à Fribourg, il accorde à Gustave Roud une place de choix dans son cheminement spirituel. Quant à Jean-Jacques Maison, il a eu l'occasion de faire plusieurs visites au poète en qualité de pasteur de Mézières. Les deux hommes d'Eglise partagent leurs souvenirs.*

## Protestantisme et catholicisme

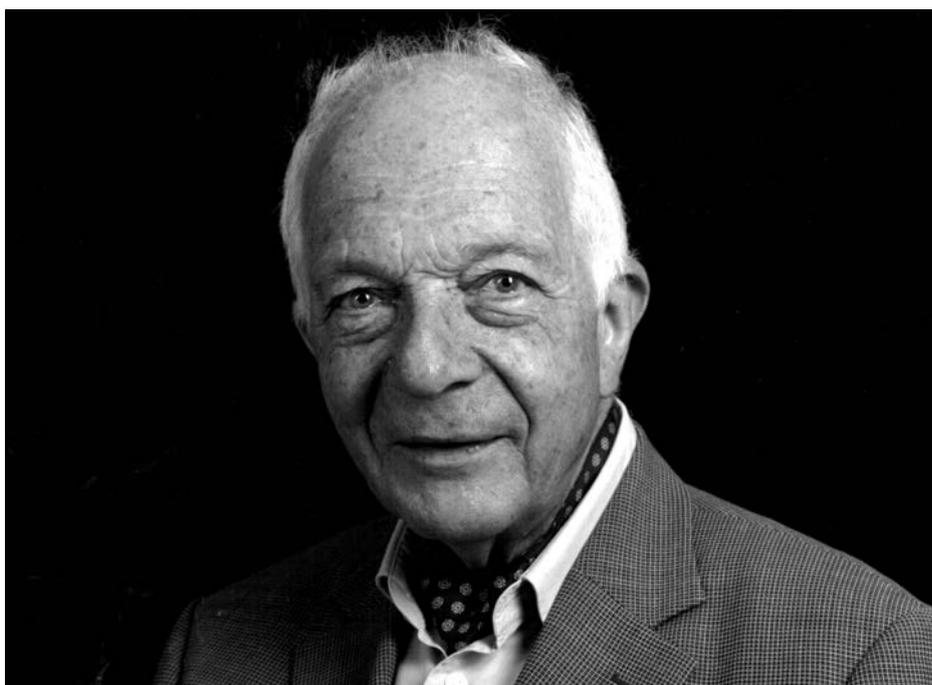
Laure-Adrienne Rochat : *Gustave Roud a vécu toute sa vie en terre protestante. Quels étaient ses rapports à la religion instituée ?*

*Jean-Jacques Maison* : Lorsque j'étais jeune pasteur à Mézières, de 1964 à 1968, j'allais d'une ferme à l'autre faire mes visites pastorales. Je ne sais pas combien de visites j'ai faites à Gustave Roud, mais il me recevait très gentiment. Il y avait un petit rituel : il me faisait asseoir sur la « cavette » — ce petit siège des poêles en molasse du Jorat et du canton de Berne — et puis il amenait la petite table, le vermouth blanc et les petits amuse-gueule, et puis on parlait.

Notre conversation ne portait pas sur la foi, ni sur sa foi. Ce n'était pas une expérience dont on pouvait parler, et il était également délicat de la partager ; comme souvent avec les hommes de ce milieu, j'ai renoncé — par discrétion — à lui proposer de prier avec moi. Une fois, Roud a fait allusion à la possibilité de faire lui-même le chemin jusqu'à l'un de mes cultes. « Je ne sais pas,

## La spiritualité de Roud vue par deux hommes de foi

L'abbé Gilbert Vincent et le pasteur Jean-Jacques Maison évoquent les rapports de l'écrivain à la religion.



L'abbé Gilbert Vincent © Jean Mayerat

enfin, je ne vous promets pas », m'a-t-il dit, avec son immense discrétion. Par contre, nous avons parlé parfois de la restauration du temple de Mézières — et des poêles dont il regrettait la disparition — et il m'a écrit une lettre pour me remercier de lui avoir envoyé des cartes postales de ladite église avant sa rénovation.

Laure-Adrienne Rochat : *Trouve-t-on des pasteurs dans les textes de Roud ?*

De temps en temps, à l'occasion d'un mariage ou d'un enterrement, Roud parle du pasteur. Mais les pasteurs qui officiaient à cette époque ne sont absolument pas cités. Les pasteurs sont là dans le décor, ils apparaissent comme des figurants dans son œuvre. Mais on n'avait pas l'impression de n'être que cela : le soin avec lequel il me recevait me fait penser que l'Eglise représentait

quand même quelque chose pour lui, même s'il manifestait beaucoup de retenue.

Laure-Adrienne Rochat : *Qu'en est-il de son rapport à la religion catholique ?*

*Gilbert Vincent* : Gustave Roud est, en quelque sorte, à l'origine de ma conversion au catholicisme. J'étais d'une famille protestante, et c'est lui qui m'a dit un jour : « Vous êtes sensible au symbolisme ? Allez voir chez les catholiques ! »

Il est venu à ma première messe. Il était à ma droite et ma mère à ma gauche. Mais il n'avait pas d'intérêt pour le catholicisme ou le protestantisme en tant que tels. Tous les rituels propres à la tradition spirituelle catholique — la liturgie, l'obligation de venir à la messe — ne le touchaient absolument

pas. Il ouvrait de grands yeux quand je lui racontais la vie au séminaire de Fribourg, où l'on nous demandait pour ainsi dire d'apprendre la Vérité par cœur ! On en riait ensemble.

Parfois nous parlions aussi du poète autrichien Georg Trakl. Ce dernier était d'une famille croyante ; son père était protestant et sa mère catholique, et comme lui-même avait des pulsions épouvantables qu'il était incapable de surmonter, il pensait que c'était le Diable qui lui envoyait ces pulsions et Dieu qui le punissait de ne pas pouvoir les surmonter. Il a cette image de Dieu qui envoie ses vautours pour dévorer son cœur. La religion, les dogmes, tels qu'ils sont vécus par Trakl, ont un côté atroce, qui me fait horreur et qui était totalement étranger à Roud. Chez Roud, c'est une expérience intérieure sans dogme que j'ai trouvée : c'est ce qui me plaisait, et ce qui me plaît toujours : voilà pourquoi je lui dois tellement. Gustave sentait les choses, et je suis entré dans son monde expérimental de plein pied, « naturellement » en quelque sorte. Il m'a beaucoup marqué sans le vouloir parce que, comme disait Edouard Burnier dans un autre contexte, « nous nous convenions ». C'est pourquoi nous nous voyions, et je n'ai gardé que ça dans ma vie : les professions de foi, les vérités apprises, cela n'a jamais été mon fait. Je suis resté roudien.

## Une spiritualité de l'expérience

Laure-Adrienne Rochat : *Roud était donc, en quelque sorte, un spirituel hors institutions ?*

Gilbert Vincent : Roud respectait les religions instituées, mais il n'en n'était pas. Cela lui était étranger. On ne parlait pas tellement de Dieu, au fond, ce n'était pas un sujet de conversation. Ce dont nous parlions, c'était, comme il aimait bien dire, les « Erlebnis » — ces expériences spirituelles intimes. C'est cela qui l'intéressait : Roud était un homme de l'intimité.

Roud avait vécu trois de ces « Erlebnisse ». Dans *Requiem*, il évoque une vision qu'il a eue dans le petit

bois des Combes : celle d'un monde complètement transfiguré dans la lumière. Il y a aussi une expérience vécue au bord de la mer, à l'âge de 23 ans, lors de l'un de ses seuls voyages en Italie, et enfin celle qui a eu lieu dans l'Eglise d'Estavayer en février 1927. Dans son journal, il évoque une communion avec Dieu. Il parle d'un Dieu qui est lumière, il écrit que les anges aussi sont lumière, et que ses fautes à lui font de l'ombre, qu'elles éteignent les anges, à la grande tristesse de Dieu.

Laure-Adrienne Rochat : *Cette spiritualité s'inscrit-elle dans un contexte culturel spécifique ?*

Jean-Jacques Maison : Bien qu'il ne s'y réfère pas explicitement, on peut dire que Roud est dans la ligne d'une spiritualité protestante suisse romande. Par sa spiritualité de l'expérience, il s'inscrit dans un certain courant du protestantisme, représenté à fin du 19<sup>e</sup> début du 20<sup>e</sup> par des théologiens de l'expérience tels que Frommel, ou Vinet, qui a été balayée ensuite par d'autres courants — la grande vague barthienne notamment.

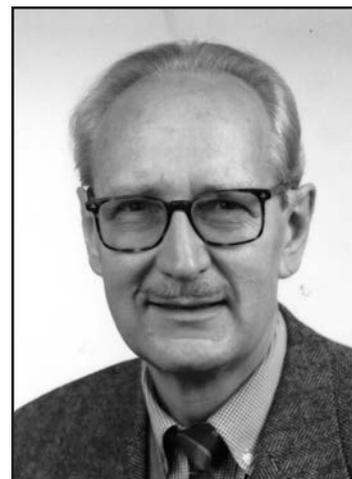
Gilbert Vincent : J'ajouterais que Roud était très romantique : romantique parce que ses grandes traductions, Novalis, Hölderlin, Trakl, c'est de la haute spiritualité : complètement sauvage, mais superbe. Ce n'est pas pour rien qu'il les a traduits. Toute cette poésie était orientée vers le retour des dieux qui nous avaient quittés : il fallait leur préparer le terrain pour qu'ils reviennent, c'est quand même incroyable : c'est des grandes expériences, et Roud était dedans. Il a mis dix ans pour traduire les hymnes d'Hölderlin dans son petit bois des Combes. Il me racontait que lorsqu'il traduisait jusqu'à la nuit dans le bois, il disait « je grattais encore une allumette pour voler un dernier vers ».

Laure-Adrienne Rochat : *On trouve dans l'œuvre et le journal plusieurs allusions à la prière. Pourriez-vous nous en parler ?*

Gilbert Vincent : Roud parle dans son journal de sa « prière du matin » et de sa « prière du soir ». C'était quelque chose de très important pour lui, car c'était un homme extrêmement seul. Le 30 juin 1964, dans son journal, il décrit

la première comme une « singulière prière » où il « hésite sans cesse entre le Tu protestant et le Vous catholique, et qui commence par le Notre-Père ».

Jean-Jacques Maison : Dans les *Ecrits*, parfois même à l'intérieur d'une prose, il prie : « Mon dieu ! », il y a des prières qui jaillissent pendant une réflexion. Dans le *Journal* aussi, en date du 18 mai 1961, il évoque des « fugues » où par moment il retrouve « l'ombre d'un émerveillement, d'une paix. D. parfois se rapprochant, au réveil ». Philippe Jaccottet, pourtant réticent, avant la publication du journal, à reconnaître la présence de références religieuses dans l'œuvre de Roud, indique en note que le « D. » renvoie probablement à Dieu. Pour ma part, je considère Roud comme un homme blessé mais qui croit qu'il est aidé pour surmonter ses difficultés.



Le pasteur Jean-Jacques Maison

On en voit un exemple dans son journal lorsqu'il écrit, le 28 août 1960, que sa prière, « si flottante bornée et sottée, redevient mystérieusement efficace » et lui permet de « triompher quelque peu de son aboulie ». Et il y a aussi ce beau passage d'*Air de la Solitude* : « Soleil ! Seule présence véritable, toi qui poses dès le matin à mon épaule la main d'un éternel compagnon de route - et quand j'abaisse les yeux sur la poussière que ton éclat glorifie je sens obscurément l'Autre Présence dont ta présence porte signification... »

Laure-Adrienne Rochat : *Les textes de Roud comportent également des citations de la bible et de figures marquantes de l'histoire du christianisme, n'est-ce pas ?*

*Jean-Jacques Maison* : J'ai lu dans le journal que, sur sa table encombrée, il y avait une pile de livres religieux, dont le Nouveau Testament et des écrits de Thérèse d'Avila et de Jean de la Croix. Il dit cela en passant, mais ça veut dire qu'ils sont là. Dans son œuvre, pourtant, je n'ai trouvé que peu de références à ces textes. Une des rares citations bibliques que j'ai trouvées figure dans *Ecrits I* : « Ecrits à l'ange de l'église de Laodicée (...) Je te vomirai de ma bouche parce que tu es tiède » (Apocalypse, 2 :13).

*Gilbert Vincent* : Je voyais ces livres quand je lui rendais visite, et je sais qu'il admirait chez François d'Assise une expérience spirituelle qui intègre le monde extérieur, c'est-à-dire la nature. Saint François dit « mon frère le soleil », « ma sœur l'eau », « ma sœur la mer », et Roud le cite parfois dans son journal, en italien. Ces textes faisaient probablement écho à ce que j'appellerais la « tendance panthéiste » de Roud. Nous avons parlé de ces expériences où l'on « s'intègre » à la nature, et lorsque je lui demandais s'il lui arrivait d'en vivre, il me disait : « oui, mais je lutte contre ». Quand il dit qu'il est adossé à un jeune hêtre, c'est comme si c'était lui : Roud est le hêtre et le hêtre c'est Roud. C'est très fort.

Quant à Jean de la Croix, Roud l'aimait parce qu'il entend de petites voix – des petites musiques – dans les buissons. C'est un grand poète universel, indépendamment de son mysticisme catholique. Ce n'est pas parce qu'il était catholique que Roud l'appréciait : il était touché par sa poésie, tout comme il a été touché par *L'Office des morts* de Maurice Chappaz, dont il a repris la phrase qui pour lui était essentielle : « l'herbe éternelle luit ». Roud lisait ces textes comme des poèmes. Je pense partager avec lui cette idée que la poésie dit plus que toutes les autres choses sur les choses essentielles.

## Les saints de Gustave Roud

*Laure-Adrienne Rochat* : *Comment se manifeste cette spiritualité dans la vie et l'œuvre de Roud ?*

*Jean-Jacques Maison* : Roud évoque dans ses œuvres le « sentiment d'être relié » que l'on associe usuellement à la religion. Il a l'intuition de l'éternité. Plusieurs phrases de *Requiem* en

témoignent : « Parfois je redescends vers le bosquet riverain de sapins et de frênes où ma vie a reçu jadis sa secrète blessure d'éternité » ; « Un jour, je fus admis vivant à l'éternel », etc. Dans son journal, des expériences analogues sont rapportées. Le 1<sup>er</sup> novembre 1943, lorsqu'il écrit qu'il est « saisi par une présence quasi métaphysique » et qu'il revoit l'ami « saisir le pain réel, une main réelle », cela me fait penser à l'expérience des disciples dans l'auberge d'Emmaüs (Luc, 24 : 30). Enfin, il y a toute la question de la présence des morts, exprimée notamment dans cette phrase de *Requiem* « Ô mère, n'y a plus d'ailleurs ».

*Gilbert Vincent* : Absolument, cette question de la présence des morts est essentielle dans l'œuvre de Roud. Le poète se reproche de n'avoir pas poursuivi le « mystique entretien » avec sa maman, et il voit des signes de la

---

**« Je voyais ces livres quand je lui rendais visite, et je sais qu'il admirait chez François d'Assise une expérience spirituelle qui intègre le monde extérieur, c'est-à-dire la nature. »**

---

présence des ses morts dans la nature. Il y a chez Roud tout un monde d'esprits, comme chez Novalis.

Au-delà de ça, je dirais que toute la vie de Gustave Roud avait une dimension « religieuse » au sens où elle est une vaste histoire d'amour. Cet amour n'était presque pas réalisé dans l'objectif, dans la sexualité notamment. Vous comprenez, Roud était une espèce de moine, et les jeunes paysans qu'il aimait, il en faisait des saints. Aimé, c'est l'homme pur aux yeux de Roud, c'est l'homme sans défaut, c'est l'homme qui a accepté sa destinée paysanne et qui va faire de son domaine un paradis terrestre – parce que naturellement pour Gustave « Essai pour un paradis », cela veut dire quelque chose : le jeune paysan dans sa beauté, dans sa jeunesse, c'était lui qui faisait le paradis terrestre. Il y a

aussi Olivier et Fernand Cherpillod, et le petit Suisse Allemand d'Uri évoqué dans Haut-jorat et le journal qui, aux yeux de Roud avait transfiguré la montagne. C'est du mysticisme au fond. Alors quand l'un de ces paysans se pendait au bout d'une corde – comme cela arrivait souvent dans le Jorat – c'était la fin du monde pour lui.

*Laure-Adrienne Rochat* : *Peut-on dire que ces paysans vus comme des saints vivaient l'expérience mystique à laquelle Roud aspirait ?*

*Gilbert Vincent* : Absolument. Roud employait d'ailleurs de terme de « mystique », et je me rappelle qu'il avait lu avec un intérêt profond les *Notes sur les activités mystiques* de Marcel Raymond. Il revenait souvent sur la treizième de ces notes, qui reprend la définition de l'expérience mystique comme « recouvrement de la condition paradisiaque primordiale » proposée par Mircea Eliade. Gustave me disait toujours : « ça, c'est moi ». Il trouvait dans ce texte une expression théorique de l'expérience qu'il cherchait à traduire par la poésie.

*Laure-Adrienne Rochat* : Roud a écrit « les poètes, qui sont aussi des saints, sont mes frères. » On pourrait donc élargir la spiritualité roudienne bien au-delà de la tradition spirituelle chrétienne ?

*Gilbert Vincent* : Avec Roud, nous étions allés voir deux fois l'Orphée de Cocteau, avec Maria Casarès et Jean Marais. Il adorait ce film. Chez les gens qui ne sont pas fixés à une profession de foi, à un dogme, tout devient spirituel, l'amour aussi. Et Maria Casarès, avec sa fameuse réplique « ça traîne, je n'aime pas que ça traîne », c'était la mort. Aller au cinéma était aussi une expérience spirituelle.

*À lire* : *Gilbert Vincent*, Gustave Roud, point de vue sur un homme discret, *Lausanne* : *L'Âge d'Homme*, 1981

---

Daniel Maggetti

---

Pourquoi choisir de consacrer un séminaire de Master à la production journalistique de Gustave Roud ? Les raisons qui m'ont poussé à privilégier l'étude de ce corpus sont liées à trois interrogations complémentaires, dont la combinaison permet d'appréhender une part jusque-là peu étudiée de la production du poète, et de mieux connaître le contexte dans lequel elle s'est déroulée. Un recensement préalable, effectué par Emilien Sermier dans le cadre d'un programme de Master de spécialisation, a posé les jalons indispensables à la poursuite de cette enquête.

La première série de questions suscitées par le sujet est d'ordre historique et sociologique. À partir de données à récolter et à analyser, sur la base de documents d'archives avant tout, il s'agit de dessiner la cartographie de l'activité de Roud dans le secteur de la presse (quels journaux ? à quelle époque ? par quels relais ?), y compris sur le plan de ses relations au sein des rédactions, et sans oublier de prêter attention aux conditions matérielles qui lui sont faites. Ces éléments factuels dessinent, par touches progressives, le portrait de Roud journaliste, confronté à des contraintes et à des fonctionnements spécifiques à ce travail rémunéré. C'est du reste pour cette raison que nous n'avons pas pris en compte les textes insérés dans des revues à caractère littéraire ou culturel, qui obéissent à une logique différente de celle des périodiques généralistes à forte diffusion et à la périodicité moins espacée.

Le deuxième axe visé concerne les contenus. Quels sont les thèmes et les domaines que Roud aborde

## « Gustave Roud journaliste », un séminaire à l'Université

Au semestre d'automne 2013, le professeur Daniel Maggetti de l'université de Lausanne a consacré un séminaire de maîtrise à l'activité journalistique de Gustave Roud. Cette année, il collabore avec le professeur Philippe Kaenel, en histoire de l'art, pour défricher les rapports à l'art de l'auteur.

dans cette production ? Y a-t-il une corrélation entre les supports et les sujets traités ? Quelle place, quel rôle joue la photographie ? Dans quelle mesure l'écriture journalistique est-elle un lieu où l'écrivain développe des points de vue et soutient des positions que le reste de son œuvre laisse à l'écart – pensons en particulier à ses présentations de la vie et des métiers de la campagne ? La dimension ethnographique de certains articles mérite ainsi à elle seule une attention soutenue.

---

**La combinaison permet d'appréhender une part jusque-là peu étudiée de la production du poète, et de mieux connaître le contexte dans lequel elle s'est déroulée.**

---

Enfin, il s'agit, sur le terrain cette fois de l'écriture poétique, d'étudier comment certains des textes parus dans les journaux s'inscrivent dans la genèse des poèmes édités en recueil : quels « aménagements » Roud leur apporte-t-il au moment où il les intègre à des ensembles dont l'orientation est déterminée par d'autres critères ? Le contexte de publication influence-t-il la lecture ? Est-ce que le papier journal

est une étape particulière, en tant que moment où la note manuscrite – celle des carnets et du journal – est fixée pour devenir publique, réalisant par là même une première mise à distance – et mise en forme – de l'expérience vécue ?

Nul doute que d'autres questionnements viennent s'ajouter aux pistes explorées pendant ce séminaire. Le résultat nous sert déjà à nourrir nos réflexions sur les différentes facettes et postures d'un auteur qui sera au cœur des préoccupations du Centre de recherches sur les lettres romandes au cours des prochaines années.

---

Hugo Martinho

---

Au sein des gymnases vaudois, les enseignants sont sollicités annuellement pour décider d'une œuvre commune lue par tous les élèves de maturité lors de la dernière année de leur cursus. Non sans réticences, le choix s'est porté, pour l'année scolaire 2011-2012, sur la poésie de Gustave Roud et plus particulièrement sur *Air de la solitude*. Partisans et opposants étaient pleinement conscients des difficultés qui les attendaient. A la forme du poème en prose peu connue et peu étudiée, s'ajoutait la poésie même de Roud, sa langue dense et ardue ainsi que ses thèmes relatifs à la marche, à la plaine et au monde paysan accompagnés par les variations philosophico-poétiques autour de la clairière, de l'être et de la présence, héritières du romantisme allemand peu familier à la plupart des élèves. Bref, *a priori*, l'univers de Roud présentait peu d'entrées susceptibles de résonner avec les préoccupations immédiates des élèves.

Après une sorte de prologue institué par le dialogue « Le corps et l'ombre » (*Petit traité de la marche en plaine*), nous avons essayé d'approcher *Air de la solitude* par le biais de cinq propositions. Deux phrases de Roud : « que je sois toute ma vie le mendiant haillonneux que haïssent les villages, mais dévoré toute ma vie d'une soif de lumière pareille à celle qui le penche aux fontaines » et « mon être poétique [...], c'est le vagabond à la nuit tombante, les dents plantées dans un pain froid » ; deux commentaires de Jaccottet : « éternel vagabond en quête de Paradis » et « poursuivre inlassablement les signes de cette éternité » ; enfin une pensée de Novalis que Roud aimait à répéter : « le Paradis est dispersé sur toute la terre, c'est pourquoi on ne le reconnaît plus. Il faut réunir ses traits épars. »

Ainsi armés de cette masse d'informations, nous avons commencé la lecture d'*Air de la solitude*. Or, progressivement et de façon surprenante, les élèves sont entrés dans

## Rencontrer Roud sur le sentier de l'école

Au programme du gymnase de Nyon dans le Canton de Vaud, Gustave Roud a permis une nouvelle expérience didactique dont témoigne un enseignant de l'établissement.

cette œuvre et se sont prêtés au jeu de l'analyse et de la lecture exigeante. Et cela, d'abord, grâce à la thématique paysanne. En effet, contrairement à ce que l'on pouvait penser, l'univers paysan n'a pas disparu de l'horizon des élèves, non pas parce que l'on trouve de nombreux enfants de paysans au gymnase, mais parce que nombreux sont les élèves qui soit vivent à la

---

Un dialogue s'était instauré entre l'enseignant et les élèves, mais surtout entre les élèves et *Air de la solitude*.

---

campagne, soit y ont des membres de leur famille. Ainsi, Roud parlait d'une réalité qui était loin d'être caduque.

L'élan était donné. Une lecture commune se mettait en place, c'est-à-dire que les élèves contribuaient aux analyses menées en classe avec leurs remarques judicieuses, naïves, éclairées, approximatives, spontanées. On entra ensemble dans la densité et la complexité de la matière poétique de Roud. Alors qu'une telle aventure n'avait jamais eu lieu auparavant avec cette classe, nous passions toute une période concentrés sur un seul poème. Et ce moment de partage se renouvela : les élèves, ou du moins une partie d'entre eux, paraissaient moins intimidés face à la chose poétique et littéraire. Mirage pédagogique ? Il semblait, pourtant, qu'un dialogue s'était instauré entre l'enseignant et les élèves, mais surtout entre les élèves et *Air de la solitude*. Qui plus est, ceux qui étaient les plus

attentifs ou les plus avertis n'étaient pas forcément ceux qui faisaient, avant cette rencontre avec le poète, les meilleures notes ; ceux-ci étant davantage en retrait, en raison d'une assiduité trop prononcée à l'état d'élève ?

La figure du marcheur, fractionnée en celles du quêteur, du sourcier, mais encore du errant et du vagabond, parcourant inlassablement et avec courage les mêmes territoires à la recherche des signes de l'éternel ou du paradis — termes qui ont dû être abondamment expliqués —, a permis en outre de toucher aux paradoxes d'*Air de la solitude*. Les moyens étaient donnés pour une analyse orientée sur la dualité d'une quête, qui se transforme en enfermement, et d'une filature de la présence, qui engendre de l'absence et fournit un vocabulaire plus âpre avec des images plus rudes, plus acérées, mais plus confondantes et plus charnelles. Le passage de celui qui traque une réalité plus vive à celui qui est traqué par ses désirs et ses obsessions a provoqué les axes d'une lecture qui englobait un nombre plus large d'élèves.

Enfin, on a aimé à penser que le silence de certains cache une intimité profonde avec cette écriture. Elle ne parvient pas jusqu'à l'enseignant — tant mieux ; elle se fait sans lui, à l'écart des cours — par des sentiers intérieurs, qui sait, interpellés par la plaine du monde que le poète donne à entendre poétiquement, dans une langue désirante, aussi juste qu'elle est émouvante, courageuse et modeste : en lecteurs et non pas seulement en élèves ! Mirage de la profession ? En tout cas, une rencontre a eu lieu par l'intermédiaire de Roud. La seule véritable rencontre avec la littérature réalisée avec cette classe.

Antonio Rodriguez

La pratique littéraire et photographique de Gustave Roud se rapproche-t-elle de la peinture d'Eugène Burnand ? Intuitivement, de nombreux parallèles peuvent être envisagés entre ces deux personnalités de la culture vaudoise : le sentiment d'appartenance au Jorat, l'esthétique du monde rural centrée sur les labours et les moissons, le paysage et les scènes paysannes qui se retrouvent constamment dans leurs œuvres. Y a-t-il pour autant une même esthétique ? J'aimerais montrer combien certaines apparences se révèlent trompeuses, même s'il est indéniable que des rapprochements gardent leur pertinence. A vrai dire, la référence au monde rural, aux travaux des champs ou au Jorat ne se réalise pas selon les mêmes principes esthétiques. Il suffit pour s'en convaincre de prendre quelques tableaux de Burnand et de les mettre en parallèle aux évocations poétiques ou aux photographies de Gustave Roud. Si le faucheur

Eugène Burnand peint un homme dans la force de l'âge, en chemise, alors que Gustave Roud photographie le jeune Fernand Cherpillod au torse musclé, comme un « athlète des champs ».

crée bien un point de comparaison saisissant entre les deux démarches, nous constatons d'emblée qu'Eugène Burnand peint un homme dans la force de l'âge, en chemise, alors que

## Gustave Roud et Eugène Burnand deux esthétiques divergentes de la ruralité vaudoise

Le 14 juin 2013, le président de l'A.A.G.R. a donné une conférence au Musée Eugène Burnand de Moudon afin de montrer les liens et surtout les multiples différences qui existent entre le peintre naturaliste et l'écrivain-photographe. À la demande de la Ligue vaudoise, il a repris cette conférence le 19 mars 2014 sous le titre :

« De quoi le paysan vaudois est-il le signe ? ».

Cet article synthétise les principaux points développés.



En haut : Eugène Burnand, *Le Faucheur*, 1886, huile sur toile. © Musée Burnand  
À droite : Fernand Cherpillod photographié par Gustave Roud, 1935-1955. © A.A.G.R.

Gustave Roud photographie le jeune Fernand Cherpillod au torse musclé, comme un « athlète des champs ». La contre-plongée accentue l'effet de célébration du corps par rapport au tableau. Chez le peintre, nous trouvons de nombreuses femmes qui accomplissent les tâches agricoles, alors qu'elles sont moins présentes dans les œuvres littéraires et dans la majorité des photographies de Gustave Roud, car ce dernier choisit souvent de saisir des sujets au torse nu, dans une action du labeur qui met en valeur les mouvements du corps. Il joue en outre sur les ombres projetées, qui viennent ajouter des mises en scène de soi dans le rapport à l'autre. Ainsi une tige de blé vient-elle caresser



la nuque d'un paysan, l'ombre de la tête de Roud se trouve sur un billot, prête à être tranchée. Est-il encore nécessaire de souligner combien, dans les photographies, l'instrument de travail prend une fonction symbolique, parfois érotique ? Cette saturation dans les photographies, qui concorde avec le paroxysme estival des évocations littéraires, ouvre instantanément un abîme entre les pratiques de l'écrivain-photographe et celles du peintre. Ces



Eugène Burnand, *Le Paysan*, 1894, huile sur toile. © Musée cantonal des Beaux-Arts, Lausanne. Dépôt de la fondatin G. Keller. Photo : J.-C. Ducret.

premières observations se trouvent confirmées par le parcours des deux hommes.

### Deux milieux différents

Eugène Burnand vient d'un milieu bourgeois et a pour lieu privilégié la ville de Moudon. Dès son enfance, sa vie est placée sous le signe du voyage et des déplacements. Pour mener sa carrière de peintre, il choisit de partir pour la France, du côté de Paris. Gustave Roud vient d'un milieu agricole, notamment par son père. Il aurait dû reprendre la ferme, s'il n'avait cherché à échapper à ce qui lui paraissait l'activité des autres, non la sienne. Le séjour au sanatorium de Leysin lui a servi à annoncer la nouvelle à ses parents. Afin de mener sa carrière littéraire, Gustave Roud s'est inscrit dans l'espace des lettres vaudoises (C. F. Ramuz, H.-L. Mermoud, A. Mermoud, B. Galland, J. Hutter), sans tenter l'aventure parisienne. Car l'auteur se gardait des villes, y compris de Lausanne, qu'il fréquentait épisodiquement. Il ne faut cependant pas faire de l'auteur de Carrouge un pur ascète retranché dans sa demeure, car il a participé, de près ou de loin, aux

principales entreprises éditoriales de Suisse romande, de 1927 à son décès. En outre, Gustave Roud refuse de se rendre à Paris, de faire rayonner sa carrière. Il reste ancré dans le Jorat, mais les jeunes poètes romands de l'après-guerre s'adressent à lui comme à un maître : Ph. Jaccottet, M. Chappaz, J. Chessex, et d'autres encore. Son aura reste considérable en Suisse romande encore actuellement, sans connaître les infortunes de la reconnaissance posthume d'Eugène Burnand.

### Gustave Roud contre le naturalisme

Outre ces divergences dans le parcours, des différences se manifestent également d'un point de vue esthétique. Eugène Burnand reste avant tout un « peintre naturaliste », comme le définit Philippe Kaenel dans ses ouvrages, alors que la « modernité » de Gustave Roud est hantée par une « tentation romantique », comme l'a montré Claire Jaquier. Les références et les visées des deux hommes divergent radicalement. Eugène Burnand considère Jules Bastien-Lepage ou, en

littérature, Zola comme des fondateurs d'un art résolument objectif face à la réalité, non sans certaines leçons sociales parfois (ce dont Burnand se garde davantage). Gustave Roud s'associe aux démarches de Novalis et de Hölderlin. L'auteur romand redéploie ainsi plusieurs orientations du romantisme allemand : les échanges entre l'homme et le paysage dans une perspective cosmique, la recherche de Novalis d'un « paradis épars » sur terre, l'homme solitaire dans la nature et la nuit qui échappe aux contraintes sociales, le poète qui a pour fonction de révéler la profondeur spirituelle du monde par-delà le désespoir matérialiste.

De 1927 à 1972, l'œuvre littéraire de Gustave Roud se concentre principalement sur une prose poétique où les recueils reprennent une « quête » à travers le paysage, qui est celle de l'accord au monde malgré l'angoisse ou les obstacles du désir. Le paysage est alors comparé à un espace paradisiaque dans lequel émerge le sublime. Dans le recueil *Essai pour un paradis* (1932), Roud évoque la recherche d'un « paradis humain », où le paysan, fruit d'une figuration, prend une place majeure. Roud ne possède guère la vision naturaliste de la vie rurale, notamment dans la pénibilité du travail et l'effort physique. Au contraire, le paysan incarne chez lui l'être idéal en adhésion avec le monde, en accord avec les saisons, créant un contraste saisissant avec les scissions et les réflexions du poète qui l'observe. Qu'il travaille ou se repose, cet « athlète des champs » dans la photographie comporte des liens avec la statuaire grecque et une teneur érotique, qui en fait l'objet du désir par excellence. Ne sert-il pas ainsi d'intermédiaire, ou d'un intercesseur, à l'ouverture de la manifestation sensible et spirituelle du monde ?

Il a souvent été question, de manière indirecte et comme un tabou, d'un homoérotisme latent chez Gustave Roud. Si certains textes, comme les « bains » dans *Essai pour un paradis*, prennent une telle orientation, c'est en empruntant toujours les voies subtiles de l'infranchissable limite. Comme je l'ai montré dans d'autres articles, le paysan sert fréquemment d'« ouverture érotique du paradis humain ». Il est l'objet passif d'un Regard désirant, tandis que le poète adopte une position de voyeur. Mais ce désir renvoie aussitôt à une dimension cosmique qui articule le paysan au paysage : « Autour du [faucheur] déjà le monde s'ordonnait selon le rythme de son souffle; la colline fléchit, remonte, quand s'abaisse et se relève tour à tour la lisse poitrine noire et dorée. » (*Essai pour un Paradis, Ecrits*, t. I, p. 224.)

Ces différences entre le projet de Gustave Roud et l'approche naturaliste d'Eugène Burnand se perçoivent dans l'esthétique des animaux. De nombreuses représentations de bovins apparaissent dans l'œuvre du peintre. Nous trouvons par exemple le *Taureau dans les Alpes* (1884) qui semble aux antipodes de l'évocation de la plaine du poète. De nombreux bœufs et vaches sont représentés, soit au travail, soit devant la ferme. Chez Roud, le mot « vache » n'apparaît qu'une fois dans les *Ecrits* ; peu fréquentes sont les photographies de ces animaux. Car Roud retient avant tout les chevaux dans son œuvre et, dans ses photographies, les chats,

#### Gustave Roud au Musée Eugène Burnand de Moudon

Pour l'« Année Gustave Roud », Philippe Kaenel proposera une exposition sur les liens et les différences entre le poète et le peintre. Ouverte dès le printemps 2015, cette exposition sera une des premières manifestations de la série d'événements prévus.

<http://www.musees.vd.ch/musee-eugene-burnand/accueil/>

les animaux de compagnie, dans une attention à la fois urbaine et poétique. Les cavaliers abondent, et le cheval ne prend sens que lorsque la main de

---

Roud ne possède guère la vision naturaliste de la vie rurale, notamment dans la pénibilité du travail et l'effort physique. Au contraire, le paysan incarne chez lui l'être idéal en adhésion avec le monde.

---

l'homme le dirige. Roud privilégie les rapports entre l'homme et l'équidé, alors qu'Eugène Burnand consacre par exemple un tableau au cheval de selle nommé Isabelle (1890). Une fois encore, l'animalité, comme les différents éléments, relève d'une symbolique globale dans la quête du sacré et du « paradis humain ».

#### Les écarts de la photographie

Y a-t-il une « communauté d'intention » entre l'écriture et la photographie chez Gustave Roud, comme le mentionne Daniel Girardin ? Retrouvons-nous à l'identique la même esthétique entre les deux arts ? L'ensemble pourrait obéir à un projet esthétique préalable, que l'auteur s'est donné dès l'adolescence : la conservation d'un rapport spirituel et accordé au monde à partir du Jorat vaudois. Le projet esthétique pourrait dépasser le médium, ou se l'approprier, tant l'expérience serait antérieure à la figuration. Mais à regarder les œuvres de plus près, les rapprochements se révèlent plus nuancés, et j'aimerais souligner les divergences internes

entre photographie et littérature chez Gustave Roud ; ce qu'elles impliquent de surcroît par rapport à une esthétique naturaliste.

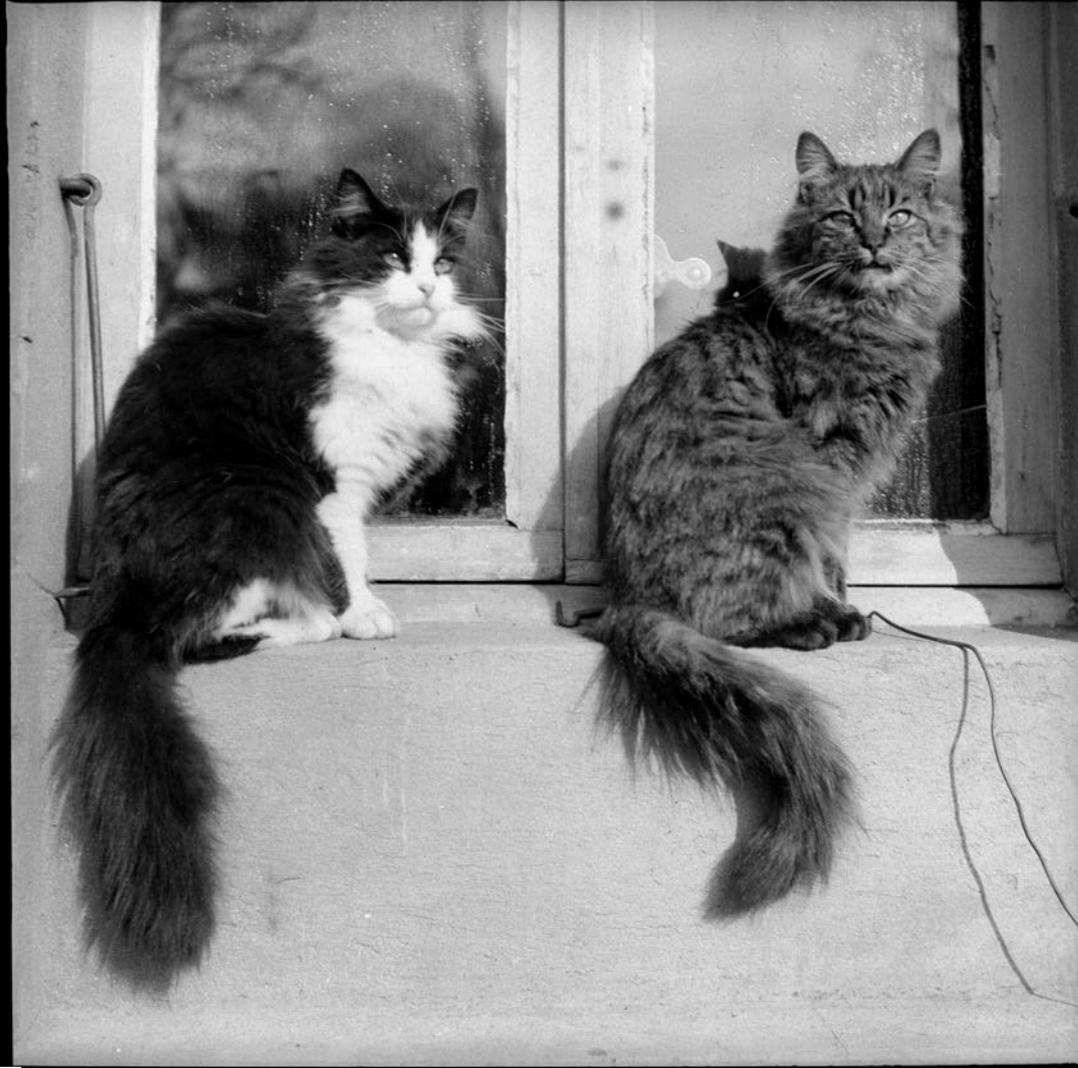
Roud a mené une activité de photographe attestée depuis ses seize ans. Au vu des milliers de clichés déposés à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne, il semble évident qu'il a eu une véritable démarche esthétique dans ce domaine, avec des protocoles de prise de vue, une rigueur formelle et une connaissance des débats photographiques ainsi que des techniques de son époque. Cela en fait un des rares « écrivains-photographes » européens de langue française pendant l'entre-deux-guerres. Cette double activité a suscité des accueils distincts. En effet, les champs de reconnaissance ont d'abord favorisé la littérature, qui était le milieu qu'il fréquentait, écartant la possibilité de mener sérieusement une double démarche esthétique, comme le lui faisait remarquer Auberjonois. Sur les accords entre le paysage et les paysans, les photographies engagent une esthétique où le corps du paysan est magnifié au détriment du paysage. Plusieurs indices montrent une telle orientation : la petite profondeur de champ, un travail sur la pose du modèle ainsi que sur la composition (parallélisme, symétrie). La mise en scène du désir devient récurrente. C'est d'ailleurs celle-ci qui provoque des réserves chez Philippe Jaccottet dans son rapport à la photographie de Roud : ce désir est-il véritablement mis en scène esthétiquement, dans une œuvre, ou n'est-il que le désir d'un homme derrière son appareil ? (voir *La Plaine, la poésie*, n° 2). Ainsi la photographie de Roud radicalise-t-elle les différences avec le naturalisme de Burnand, déjà présentes dans les textes poétiques, tout en permettant un dialogue plus étroit entre deux grandes figures culturelles vaudoises.

## Portraits d'animaux

Dans le Fonds photographique de la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne, nous trouvons de nombreux portraits d'animaux. Gustave Roud avait une fascination particulière pour les chevaux, les chats, les chiens ; plus généralement pour les compagnons de l'homme.

© Charles-Antoine Subilia







## « [...] nous autres gens de la route [...] »

Claude Douguin

Comme nous sommes heureux, en effet, d'appartenir à la communauté humble (tout imaginaire) à quoi Roud nous associe, de ceux qui vont, obstinés confient aux pas le parcours de notre lieu.

Jours d'automne, leurs lumières traversées de jaune, d'hiver quand le givre met sous verre les plantes riveraines, d'été — et la poussière monte blanche —, toutes saisons et les nuits longues jusqu'au seuil de l'aube, depuis toujours, insoucieux de l'ailleurs, mesure prise de son mirage, le poète hante les routes d'ici, va à la rencontre de cette terre, de ses formes, de ses déclinaisons, ruisseaux, bois, une campagne et ses champs et les hommes qui les ont façonnés, faneurs, bûcherons, laboureurs, tant d'autres, auxquels ce pays doit sa respiration et qui accomplissent en lui leur humanité. Ainsi à la seule faveur d'un contact sensible, dans l'évidence simple de l'immédiateté partager les advenues d'une campagne, en prendre connaissance — s'entend l'embrasser et la comprendre —, la recevoir.

Grandcour, Missy, Saint Aubin ; Praconloup et Donzy, Hermanches, Molondin... La ronde des noms verse à l'oreille ses syllabes enchantées, nous lecteurs au long d'une autre route entendons dans le même temps en écho un refrain aimé et très ancien — Chantilly, Compiègne, Senlis, Montmorency ... — ; petite formule magique qui ouvre la mémoire, signe qui hèle le marcheur fortifié soudain par ce viatique sonore destiné à lui seul — « [...] hanté d'un nom à découvrir, plus loin, plus loin encore ! »

L'élan qui répond à l'appel, accorde, « seule manière », aux paysages traversés, « fait participer au rythme universel » cher à Novalis, le pas, allure et rythme lui-même que nul avec nous ne partage, en fait don. Il faut avoir mis sa vie sous le signe de la marche pour savoir et affirmer, exacte mesure de notre séjour terrestre et de son lieu, ce propre de l'homme — une grâce s'il se peut.

Le poète accueille le paysage qui vient à lui au fil de l'avancée et voici que la réciprocité s'installe, le va-et-vient est constant entre don et désir, l'un va au devant de l'autre sans que l'on sache lequel précède l'autre : « [...] Je pense un arbre dans le temps même où je le vois surgir au-dessus des prairies ; il comble en moi comme une attente immense, c'est lui qui me la révèle à l'instant qu'elle meurt d'être comblée. » La route découvre aussi la continuité du monde, met en présence de la circulation vitale d'« une même existence » — « la colline reçoit le ciel, la terre labourée cède à l'herbe ».

Légers qui « n'avons rien », nous sommes comblés : tant de rencontres, la route dispense les richesses du monde « en un éclair », dans le renouvellement perpétuel des paysages et des instants, — « toutes choses tour à tour [...] offertes » — voici prodiguée l'expérience sans fin de notre liberté — « [...] nous sommes libres, nous autres gens de la route [...] ».

Une douleur cependant parfois vient élaner, et ses formes, diverses n'abandonnent guère le poète. Le parcours voue aux moments, à l'épars, l'unité du monde la route ne peut la saisir ; ces fragments il faut s'en contenter, quand le poète voulait, éperdu, un ensemble, une totalité, espérait, qu'il dirait, participer à « la cohérence du monde ». Passant, voué à l'extérieur — du paysage, du travail aux champs, des maisons —, qui marche ne participe pas du cours vif du pays traversé, le pincement léger au cœur, le soir, quand la table et ses lumières aperçues disent le foyer — « mais moi je passe comme un voleur parmi les lampes » —, une dérégulation accompagne l'élan, le destin de la route est un destin de solitaire ; ce dégagement souverain — cela même qui nous sépare et nous dé-tache, « la route, ma seule patrie » constate une note amère du JOURNAL —, cette liberté, notre exil — « j'allais redevenir moi-même, ce vagabond à la nuit tombante, les dents plantés dans un pain froid [...] ». Et rien ne peut faire qu'au regard qui la voit se perdre au loin, la route ne tende la figure tangible du chemin de la vie, toute fuite impossible n'assigne à sa fin là-bas au-devant de nous. L'ambivalence de la route, nul comme Roud pour l'avoir en profondeur éprouvée et dite.

Ne fallait-il ce prix ? Ces arbres, ces champs, cette fontaine font quitter « le monde des signes », « preuve(s) visible(s) et sensible(s) » d'une « existence » témoignent que « tout est vivant » — ce bonheur, déjà ; elles ne sont pas seulement réalités données par les sens dont l'évocation ferait du poète, comme il lui est arrivé de s'en désoler, « un vague épeleur de paysages ». Non plus reçues mais vécues dans l'intensité singulière d'une révélation du monde elles sont présences qui fondent la notre, soutiennent notre propre existence, la conduisent à la plénitude intérieure. Obstinement suivie, sollicitée avec telle force, la route fait approcher une vérité de l'être, laisse reconnaître ici le paradis terrestre, cela qu'il faudrait habiter, uni, réconcilié. La seule transcendance, c'est elle qui la suggère. Dans le déchirement, une part de salut, la seule, Roud en a-t-il jamais douté ?

## L'heure bleue

Alain Bernaud

« L'appel du vent qui me parle sans arrêt dans les feuillages ; langage serré, pressé, qui insiste. Un jour je te suivrai. Quelque chose au plus profond de moi-même te répond, voix déchirée... »

Gustave Roud écrivit ces lignes le 17 mai 1929, à quelques jours près (nous sommes le 2 mai 2012), voici 82 ans.

Et le vent passe ici aujourd'hui, bien loin des chemins du Haut-Jorat.

Ce fut peut-être une gageure d'emmener Gustave Roud avec soi sur une grande plage vide du Nord de l'Europe, lui qui écrivait « qu'un pays ne se livre pas sans une présence humaine », mais qui, néanmoins, cherchait à réconcilier l'humain et l'inhumain (mieux, le non-humain) qu'incarnait à ses yeux la montagne, afin de « recompos[er] de mille voix diverses l'unisson de la totale plénitude. »

Qui sait si, aujourd'hui, face à la guerre totale menée contre la beauté de la Terre, face aux campagnes étouffées, saturées de signes trop humains, qui sait si Roud n'emprunterait pas la voie incivilisée du vent ? Et puis le doux relief collinaire du Haut-Jorat ne peut-il point faire songer à des vagues de la terre ?

Sur cette péninsule vivent deux mondes sous emprise à peu près continue de l'air. La pinède. Le bord de mer.

À quelques pas derrière les arbres, la plage, immense — « le premier chemin de l'homme » (E. Reclus) —, et un vent velu qui souffle, affamé, à l'affût du plus menu fretin échoué sur le sable, estropiant un peu plus cabanons et remises, non par méchanceté, mais pour réaliser leur visage originel ; vent sauvage, libre et hautement instruit des phénomènes du cosmos.

Parfois, je me figure la péninsule depuis la mer : peut-être les entend-on, les déferlantes au-dessus des hauts fonds, bien avant que n'émerge, au ras des flots, nuage méditatif, le doux trait de lumière vieux rose des sables d'avril.

D'à peine cinq kilomètres de large, séparant le Skagerrak du Kattegat, cette langue de terre ne semble pas avoir définitivement choisi entre ciel et terre. Tant de choses à ouïr aux lisières de cette indécision ! Quand, quelque part dans un cabanon que la pinède tient caché, on scie du bois, le bruit pulse, sourd, suinte du sol d'ambre et de tourbe dans chaque pièce de la maison.

Une hache, une scie à bois, un couteau pour éventrer le poisson : pour ceux qui travaillent ici de leurs mains, la voie nomade n'est jamais très éloignée.

Derrière la fenêtre de ma chambre de travail, en cette maison sertie dans la pinède, un vent hirsute venu du grand large se peigne à la crinière des arbres, y attachant des rumeurs de mer.

À présent, il pleut. Près de la fenêtre, la peau crocodilienne d'un vieux pin. Ses branches les plus basses, sèches : un geai tout mouillé s'y pose. Attentif et nerveux, il zieute l'intérieur de la chambre en miaulant de stupeur ou de curiosité. Comme si le bleu fulgurant de son oeil avait d'un coup jaugé la paix atmosphérique de la pièce : sa table improvisée — une commode sans tiroirs —, ses deux lits superposés qui me donnent l'impression d'une navigation hors du temps.

Quand il pleut droit, quand la forêt derrière la vitre brumeuse est une longue page de calligraphie, de la première à la dernière lueur du jour, c'est un temps rêvé pour se recentrer, se caler sur une chaise, et laisser monter en soi quelque chose comme une respiration, une fluidité qui prend *forme*, comme, un moment, la flèche orientée des oiseaux migrateurs dans le ciel. Monte alors le souvenir de telle ou telle phrase de Roud, dont certaines atteignent, à cet instant, les baies les plus profondes et reculées de l'esprit. Le présent trouve doucement son accord au sein du murmure intérieur de l'univers.

« Qu'il devienne un arbre, dit l'arbre, et il saura ce que disent le vent et la terre (...). » Ce qui bruisse et respire, devant et tout autour de la maison, c'est la pinède, une plantation ancienne, pour interrompre le dynamisme des dunes. Plusieurs espèces de pins, des sapins, auxquels, avec le temps et à la faveur des vents, se joignent les bouleaux, les aubépines, les chênes. Ces derniers n'ont ici rien d'imposant ; plutôt malingres, ils partent sans vraiment se déployer dans toutes les directions de l'espace. Une danse retenue, chuchotante, qui semble avoir voulu, à toute sève, miner l'éclair, fait de ces chênes fort âgés des êtres très singuliers.

Quand le soir tombe, très lentement sous cette latitude, à cette saison, je retourne, entre pinède et plage, sous le grand ciel, à une lande discrète, mélancolique, peuplée de bruyère, de camarine noire, d'arbres épars. À ce moment du jour, Gustave Roud sortait souvent, prolongeant ses promenades jusque tard dans la nuit.

Rester là, dans le silence — « Suspens ineffable » ? —, c'est mettre à distance interstellaire la condition humaine, « la terrible opacité de notre nuit humaine ».

Quelque chose s'élargit avec le paysage : l'élan premier de l'être, avant que ne se dessine un sens. Si l'on restait tranquille assez longtemps en ce lieu, l'idée de sens même, peut-être, disparaîtrait... Nul doute que Roud eût aimé ce paysage, à cette heure de passage — *l'heure bleue*, pour les peintres ayant étudié l'extraordinaire lumière de la péninsule.

## « Un territoire désorienté »

Pierre Chappuis

Grandcour, Missy, Saint-Aubin, etc (dans le *Petit traité de la marche en plaine*) ou (*Air de la solitude*) Corcelles, Dompierre, Domdidier... — on pense à Nerval : « Châalis, encore un souvenir ! ». Kyrielles de noms souvenus ou lus en bordure de la route, ponctuant le parcours d'une errance fervente, passionnée, sans aboutissement. Nommer, c'est-à-dire reconnaître, s'approprier des lieux précis, situables, en quelque sorte apprivoisés, domestiqués, naturalisés (terme ici au rebours du bon sens) avec lesquels, rappelés ou non, des liens personnels se sont tissés. Tout le contraire de l'anonymat (absence d'identité comme attache au monde humain) dans lequel peut nous plonger profondément la contemplation d'un paysage : « Je dissiperai mon être comme le nuage qui se fond et se submerge par les bords à mesure qu'il s'avance dans l'azur » (Maurice de Guérin). Ici, solitude plénière qui se suffit et « ne laisse dans l'âme aucun vide » (Rousseau) ; là, blessure à vif, défaut de présence de qui, dans ses vagabondages solitaires, se trouve sans cesse « sur la frange du non-être ».

Le poteau indicateur dressé significativement en tête de *Différence (Air de la solitude)*, n'est, en raison de la guerre, qu'une « hampe muette ». Tout semble chavirer dans la nuit (« On enfonce lentement dans l'obscur ») ou dans le brouillard (« ce dévoreur de paysages ») dont le phrasé imprègne une prose diffuse, souple, non resserrée sur elle-même : « Je tâtonnais dans de la cendre, j'ouvrais les doigts dans un lait aérien liquide ». Comment ne pas perdre pied, plongé dans l'inconnu au sein même du familier que cependant on ne reconnaît plus, égaré, dépossédé de soi — aubaine peut-être autant que désarroi —, la réalité ambiante du coup n'offrant plus prise : « L'ombre me dépouillait des choses nommées. Et moi, je n'avais plus de nom » ? La perte de tout bien (« J'avais nu ») s'accompagne du retour à une innocence (« le magique royaume de l'innocence ») à la faveur de laquelle retrouver une relation première, essentielle avec les choses. « Je ne savais pas mon nom. Je pressentais quelque obscur baptême. »

La saisie compacte, continue qu'impose l'ordinaire de l'existence, la nuit, l'instabilité du brouillard la brisent ; un arbre, un groupe de maisons, un chien qui non loin aboie surgissent instantanément dans une sorte d'absolu, rendus à leur valeur propre. Prise de conscience fragmentaire qui cependant relie à tout, de ce fait abolit le temps : « l'oiseau chante, une seule note, et tout l'hiver est dit » (*Air de la solitude*). Si brève soit-elle, semblable faille dans le tissu des heures et des jours rend soudain présent un ailleurs — autre monde non, pour Roud, tant

sa manifestation, pour chiffrée qu'elle soit et demeure, est indubitable. L'ici devient alors « une immense gerbe de messages, un concert sans cesse recommencé de cris, de chants, de gestes », tel le timide salut du bouvreuil dans le soleil d'hiver.

Levée (Nerval encore), la frontière séparant les vivants et les morts en faveur d'un rapprochement qui (sans s'ouvrir aux mots comme pour Ulysse à l'entrée des Enfers), indicible, est vécu comme un accomplissement : « Ô mère, écoute : il n'y a plus d'ailleurs », écho à l'Apocalypse : « Il n'y aura plus de temps ». L'angoisse, l'inquiétude ne serrent plus le cœur, le pays n'est plus un « territoire désorienté ». À la dernière page du *Requiem*, le passé rejoint le présent ; le jardin, la demeure de l'enfance se raniment, vivants, accueillants, redevenus lieu au sens plein du terme, lui-même guéri de la « blessure d'attente infinie » qui était la sienne ; le rouge-gorge va et vient autour de l'arbre « au nom retrouvé ».

Rémission toute provisoire après tant de vains retours dans des sites, toujours les mêmes, où le bruissement d'un ruisseau, une rangée — dans le texte, nuance, une « procession » — de peupliers, où toutes choses, naguère messagères de l'ailleurs, seront restées murées dans le silence, où le poids d'une solitude absolue se sera fait écrasant, le défaut de communication étant le même, des éléments peuplant la réalité environnante aux êtres humains. Un homme alors, désemparé (que pouvons-nous pour lui, lecteurs ?), se débat, aux prises avec « la sensation d'un désert intérieur » dont il ne parvient pas à se remettre. La poésie le trahit (par là surtout je le rejoins), ou lui, elle.

ENVOI : À JACQUES DUPIN

*Permettez-moi de vous adresser les lignes qui précèdent. Sûr est mon attachement à l'œuvre de Gustave Roud, non sans appeler toutefois une réserve. L'accord au monde qu'elle postule en profondeur (fût-ce, par endroits, négativement), le paradis à retrouver ici, comment les faire nôtres dans un temps à la dérive où la poésie, vous le dites, ne saurait plus reposer — trouver un autre mot — que sur un « malentendu essentiel » ? À ce point, nos chemins se rapprochent.*

POST-SCRIPTUM

*Vous adressant cet envoi, il y a peu, pouvais-je — hélas ! — voir en lui, à votre endroit, un tout dernier signe d'amitié de ma part, « d'une voix brûlée » ?*




---

 Vincent Pélissier
 

---

Si l'on veut bien considérer que la littérature procède, plus ou moins visiblement mais invariablement d'un retrait, d'un écart, voire d'une infirmité dans l'exercice des opérations sociales et industrielles de la vie, si elle se tient de préférence sur des marges que l'histoire a délaissées, si elle est le fait de spectateurs, d'impotents, de récalcitrants, de ce point de vue Gustave Roud ne fut pas en reste.

Roud est trois fois en marge.

La géographie d'abord l'a relégué loin des cités bruyantes et actives, des voies de circulation, des grandes plaines où s'opèrent les calculs de l'agriculture intensive, des turbulences et des calamiteuses transformations auxquelles le progrès a donné son nom et ses visages. Il a pris pied dans un de ces replis de la Terre que les foules encore délaissaient. Il vient au monde au cœur d'une paysannerie assez aisée mais encore préservée des fièvres productivistes.

Un défaut de son état, des histoires de santé, lui ont ensuite interdit de prendre sa place dans ces travaux. De réaliser activement ce qu'une part de lui demeure pourtant, d'être l'un de ces moissonneurs dont le quotidien fut, de siècles en siècles, indéfectiblement noué, et ceci selon un ordre impeccable, aux saisons, aux brouillards et aux neiges, aux chaleurs et aux germinations : obéissants, liés dans leur chair encore à un monde non humain, aux constellations, aux bêtes, aux sèves, aux sols, aux forêts. Hommes et femmes inscrits, à leur place, dans le grand livre d'un pays qu'ils créent de leurs mains tout autant que celui-ci les pétrit de la sienne et les fait vivre. Jours après jours. Donc, que fait-il ? Il étudie, il lit, enseigne très peu, revient. Il leur appartient, il est l'un des leurs, mais non, pas tout à fait. Il a renoncé et c'est à la fois au milieu d'eux et autour d'eux qu'il vit. Tout ensemble très présent et détaché, car il a connu des livres, des œuvres, et sait désormais que ce que l'on ne peut pas vivre se recompose autrement, ailleurs, dans des signes.

Puis il y a une troisième marge, plus secrète, une redoute intérieure. Celle qui l'a fait solitaire, errant, toujours en déséquilibre sur l'arête de sa douleur. Une fêlure intime dont sa « différence », désir réprimé ou tendresse retenue, ne serait peut-être que l'un des aspects, l'un des effets. Pour le dire simplement, le cœur m'a toujours paru en être un très aigu et incommensurable sentiment de la perte, et de la séparation.

Une fois, au moins, un miracle s'est produit : Roud en fait état dans son *Requiem* : l'expérience — jusqu'à l'hallucination ? — d'un rassemblement de l'être, d'une unité, d'une éternité sensible. Une fois, il a vu le Temps ouvrir ses doigts, lâcher sa prise. A *su* que le monde se tenait, dans sa totalité, pour

toujours, en lui. *Un jour, je fus admis vivant à l'éternel.* Peut-on dire que l'essentiel de son existence comme de son œuvre consiste alors à revenir vers ce territoire, à le reconquérir ? Est-ce cette intuition décisive qui le conduit sans cesse aux confins du mort et du vif, aux aguets sur le banc de Port-des-prés ou sur le mur des cimetières ?

Bien des pages semblent désigner la reconstitution, comme imparfaite et voilée, de cet espace originel : haltes, repos, enclaves : celle qu'il évoque dans un texte éponyme est l'un de ces foyers où se recrée provisoirement le miracle d'une présence, elle peut être lue comme l'image même qui hante Roud dans tout son travail d'écrivain, comme le lieu où le monde serait à nouveau, entièrement, distinctement, et musicalement, *donné*.

Gustave Roud est l'homme d'une coïncidence majeure, fatale : au sentiment aigu, précoce, de la perte et de la déchirure intérieure — et un jour le deuil de sa mère donnera à ce sentiment une forme définitive, réelle, comme un achèvement — vient se fondre la perception de ce qui menace au dehors. L'étroite marge d'espace et de temps où il a abordé, dans ses vallées au mitan du vingtième siècle de notre ère, est exactement celle de l'extinction brutale, inexorable d'une antique société : il aperçoit peu à peu les figures du désastre, voit les routes s'élargir, les mécaniques remplacer la main et l'outil et l'empire du moteur à explosion signer l'arrêt de mort d'un monde ancien ; monde soumis au temps, certes, mais auquel une régularité, une lenteur, une clarté, avaient pu conférer l'apparence — trompeuse, il le sait — de l'éternité.

Revenir vers Roud, vers ses livres, pour peu qu'on les ait quelque temps délaissés, n'est pas sans faire naître en moi une sorte d'inquiétude, la crainte de surprendre une joie déjà presque fanée. Saura-t-on ? Il y a toujours ce souvenir des premières lectures et du tremblement un peu exalté qui les accompagnait : je crois qu'il s'accordait si bien à un versant de l'œuvre, celui de l'accord radieux, ample, lumineux et pourtant plein de secrets, de l'homme avec un paysage, ciels compris, de la fraternité qui a pu les unir, de la familiarité avec la nuit, le sauvage, les bêtes et les fleurs. Des fiançailles qu'on aurait peut-être connues. Et oubliées.

Nous vivons désormais si loin.

## Près du loriot

Alain Lévêque

*Gustave Roud est, pour moi, parmi les séparés, l'un des plus nobles. Car il est à la fois l'un des plus unis à la réalité naturelle, à travers sa passion paysanne, et l'un des plus avertis, en musicien, de la faiblesse des mots contre le deuil. Il a beau calmer, par l'harmonieux continuo de sa voix, les blessures de la faux ou de la hache, le meurtre le hante. Il sait l'innocence condamnée. Sa proximité avec certains êtres humains, avec les bêtes, les arbres, les fleurs n'en devient que plus intime, son doute, plus profond. Éclaireur éperdu, il est l'un des rares à rouvrir cet impossible : la route du cœur. En hommage, ces quelques pages de carnet.*

Heures passées, motte de terre, dans l'éblouissement du printemps.

À la lisière d'un champ, ces frênes au feuillage qui blondit sous les à-coups du vent comme des anémones de mer. Les feuilles retournées montrent leur face claire : l'arbre change de couleur en ondulant de toute sa verdure, saisi par le courant. Il fleurit et défleurit, massage à l'air pulsé qui tire peu à peu de sa syncope l'exilé.

Des digitales s'élèvent dans une clairière dégagée par les coupes des bûcherons. Sentinelles immobiles parmi les souches fraîches, les touffes de graminées encore vertes et les premiers assauts des moustiques tandis que des coquelicots absolutisent des champs de colza à l'horizon.

Les ramiers, couple ou bande, virent de bord dès qu'ils aperçoivent, même affalé de fatigue, un être humain.

Les meulières qui parsèment les champs : pierres alvéolaires qu'on dirait chues de la lune ou éponges calcifiées, vestiges d'on ne sait quel travail à la fois marin et volcanique. Pique-nique sur abysse.

Perdu parmi les blés bleu-vert qui ne viennent encore qu'au-dessous du genou et que sillonnent de fausses pistes.

La causerie continuelle des oiseaux, invisibles pour la plupart. Leurs disputes, leurs jeux, leurs poursuites dans la joie de la lumière et de l'ombre revenues.

Sur les sentiers à travers bois — traces de roues dans les ornières, terre tassée par les pas — un cycliste tout-terrain, une joggeuse, rappel qu'il s'agit d'une réserve cernée par la ville.

La fraîcheur des bois malgré la chaleur de plein été. Par endroits à peine un bourdonnement léger, annonciateur du temps suspendu des après-midi de juillet.

La ronde des arbres.

La danse des feuillages dans leur jeunesse de mai : une danse lente, pavane ou sardane, entrecoupée d'inclinaisons brusques ; un branle qui les tient tous ensemble, les corps aux diverses parures se balançant d'un même mouvement, épaule contre épaule, hanche contre hanche. Certains à contretemps s'arrêtent, leurs bras retombent juste au moment où d'autres, la tête haute, mains bougeantes, inventent des figures sur un air nouveau.

Le lâcher des pollens commence — tant pis pour les yeux avides !

De son enroulement d'un vert profond, la petite liane au parfum volubile barre le chemin sous les arbres : baiser du chèvrefeuille.

Après une descente parmi des sous-bois humides et glauques, on grimpe — sur les traces d'animaux que l'on sent proches et cachés, épiant aux lisières — jusqu'à l'orée d'un champ qui livre d'un coup le ciel. Jouissance de l'étendue, illumination des yeux malgré le passage incessant des avions. Avec le massif de la mémoire dans la tête et au cœur.

Averse de pétales d'acacias tombant soudain sur le pare-brise de la voiture, ralenti des flocons à travers les années-paysages.

Le trouble causé par les lisières : une issue vers la lumière des champs et des lointains, un dégagement du regard. Une bande de terrain d'observation, peut-être, dans laquelle les bêtes se replient et d'où elles sortent, la nuit tombée, quand les hommes dorment. Zone d'ombre, zone frontalière entre deux mondes. Une ombre parente de celle des talus qui bordent les chemins de forêt et d'où, à travers les branches, l'on regarde le ciel, ses insectes, ses nuages.

Les boqueteaux tachés de blanc que forment les sureaux en fleur. Vallotton a su rendre leur mystère naïf dans certains tableaux de la campagne pleins de la touffeur du désir d'été.

Je reviens aux digitales qui s'échelonnent à intervalles presque réguliers dans cette clairière formée par une chênaie abattue. À quoi donc tient la force de leur présence ? Plus qu'à leur haute taille ne serait-ce pas à ces corolles renversées qui semblent écouter, ou plutôt capter, presque cruellement, quelque chose qui vient d'en dessous ? (Ce que ne fait pas la rose trémière, tout uniment offerte au jour, tout élan.)

Je regarde, je me souviens. Les digitales sont liées dans mon esprit au granit, au sol composé de cristaux enlevés au granit : sable à gros grains comme on en trouve dans les carrières limousines et comme j'en ai revu dans le Bourbonnais l'an dernier. N'y a-t-il pas une parenté directe entre la hampe de leurs clochettes et le mica, le feldspath et le quartz désagrégés ? Cette fleur a quelque chose de chthonien qui la rapproche du serpent, de sa puissance de vie et de mort. À quoi font écho les clochettes pourprées ? Qu'entendent-elles ? Que guettent-elles qui m'échappe ?

Je prête l'oreille. Ne me parvient que le chant des ramiers venant des bois qui ont retrouvé la douceur des feuilles, l'appel des feuillages à aimer, à habiter le nid fugitif. Dans leur silence les digitales confirment et démentent.

## Marcher vers

Joël Vernet

De tout temps, le désir profond du *Jeune homme* avait été de traverser la lumière des pays. Il ne connaissait guère d'autre lumière que celle de son village, de quelques fermes, des bois, des pâturages, des ciels, lumière des visages qui tous travaillaient la terre, en un temps qui allait prendre fin presque sans bruit, ni grande rupture. Il ignorait alors, qu'en la matière, il serait largement comblé. Qu'il recevrait la lumière à profusion pour avoir orienté sa vie sur tel chemin plutôt que sur tel autre, élevant aux mots par idiotie une sorte de mausolée qu'il lui faudrait d'abord détruire, puis reconstruire en un langage naturel qui ne serait plus que mouvement, musique, célébration, l'éloignant puis le rapprochant du monde, mais le tenant toujours très loin de ses contemporains, requis à d'autres travaux dont il ne parvint jamais à percer l'intérêt. Il lui faudrait chercher l'épopée quotidienne, non sous le chapiteau de la Grande Histoire, mais dans la simplicité même de la steppe, des villages, des chemins éloignés. Au demeurant, il ne s'agissait là que d'une modeste intuition que viendraient conforter sa propre aventure, ainsi que l'aventure de quelques autres. Il célébrerait ce qu'on ne voyait plus, ce qui n'était pas au goût du jour, cette lumière vibrante de tout instant. Ce serait très peu, mais ce serait son *peu*. Agir ainsi sans orgueil, mais épaulé par une très forte conviction. En s'éloignant, on se rapproche, en cueillant ce que l'on a à portée de la main, on offre au monde entier. Il irait dans les villes pour en mesurer l'ampleur par trop convenue, puis il rejoindrait très vite les villages de l'arrière-pays où un accord, ici, avec le monde, était encore possible. On moquerait son intransigeance, sa solitude, son éloignement, son mode de vie comme il était dit dans leurs propos de Grands Savants, d'Animateurs de la Vie Publique. Oui, il marcherait à travers les vergers, il regarderait les ciels, il longerait de maigres jardins, il s'endormirait dans le silence, et alors qu'avez-vous à médire de cela? N'était-ce pas, dans ce mode vie au sein duquel il avait grandi, le seul moyen pour lui, non seulement de survivre, mais de vivre, alors que tant et tant passent leur vie à survivre. Ils aimaient ceux-là, les *désemparés*, mais il n'avait jamais voulu suivre leur route, grande ou petite.

Il serait le Rôdeur dans la lumière des pays. C'était une vie sans titre: elle lui convenait. Il ignorait qu'il avait eu de grands prédécesseurs vers lesquels il s'avancerait, découvrant leurs œuvres, puis leurs lieux. Que les fermes, d'autres les avaient habitées avant lui, ailleurs, mais qu'importe l'endroit. Sous d'autres cieus, comme l'on disait dans son pays, qui de jour en jour ne devenait plus le sien, mais s'avavançait à vive allure vers la catastrophe. La catastrophe se propage comme un feu de brousse. On ne la voit pas venir, jamais. La catastrophe l'enverrait dans les villes, cela deviendrait bien des années après une chance. Il est bon de rôder parfois très loin de chez soi, on apprend à

accueillir autrement ce que l'on voit, ce que l'on vit. Rôder, flâner, ces mots vilipendés, il les fit sien.

Qu'importe que cette lumière fût de telle ou telle saison, à tel ou tel endroit de la terre. Il avait toujours eu besoin de la lumière sur son visage, sur son corps, jusque dans les livres. Il ne lisait plus que des livres emplis de lumière, même si parfois il s'agissait de livres ténébreux. Il existait encore de tels livres ou de tels livres, éloignés dans le monde, étaient en préparation ou avaient survécu, mais le monde l'ignorait, et cela lui paraissait très bien, devenait sa fierté, était l'image même de l'innocence en un temps où tout ce qui apparaissait, *montait à la surface*, était sur-le-champ, inepte, souillé, mensonger, seul l'important, l'essentiel savaient demeurer dans l'invisible. L'innocence ne se prêtait pas au spectacle.

Il avait toujours eu cette impatience après avoir traversé les blés, les champs, les bois, au-delà de la lumière des paysages familiers, de rencontrer des œuvres *vraies* qui n'étaient pas en somme de la littérature culturelle, des livres faits pour distraire l'esprit, mais l'expérience même de la vie, jusqu'aux grands risques qu'elle convoque. Un livre semblable, il l'avait découvert dans la nature, l'éprouvant durant de longues années lorsqu'il était seul dans une campagne perdue, vivant dans une ferme où tout l'accordait au monde, à ce monde aujourd'hui effacé. Il ne sait plus très bien quel est ce nouveau monde qui a remplacé l'ancien, et il murmure cela sans nostalgie car aucune forme n'est éternelle. Oui, ils furent quelques-uns à avoir vu s'élever les perdrix lors des moissons, les champs nus à la tombée du soir, la sueur sur les tempes, les dos ensoleillés, les rires au fond de granges ressemblant à de Grands vaisseaux, les bêtes revenant aux étables, les fontaines de pierre, et nous n'avons même pas eu le temps de voir ce monde s'écrouler. Nous sommes là maintenant et nous devons continuer.

Il ne sait plus comment vint à lui l'œuvre du Solitaire de Carrouge. Souvent, les livres nous aiment, nous les découvrons par le plus pur des hasards et il sut là, en voyant une photographie, qu'il découvrait une œuvre fraternelle, celle d'un qui, contrairement à lui n'avait guère bougé, Gustave Roud se contentant de l'étroit royaume du Jorat, une ferme, des seuils, des auberges, de la Rencontre de quelques-uns, tous au sommet de la vie telle que la poésie véritable la nomme. Un char, des bêtes, des hommes. Lui-même avait *vécu* cette image, avait soulevé les fourches, déposé sa fatigue sous les frênes, jeté ses vêtements comme des haillons au crépuscule avant de plonger son corps dans l'eau glacée des fontaines, traversé les seigles, les froments, monté les pyramides de foin, nettoyé ses narines encombrées de poussière, glissé les jambes sous la table tirée au dehors dans la

cour enveloppée par la nuit, ri jusqu'à l'aube avec les sédentaires d'ici lesquels, pour la plupart, n'avaient jamais vu la mer. Alors que le lointain depuis toujours l'attirait, lui, l'Abandonné des villages perdus.

Il entendait le coq, les piailllements des volailles, les cloches de l'église lointaine, il sentait là, à tort, un ordre immuable. Gustave Roud allait à pied, n'est-ce pas là le meilleur moyen de voir le monde en toute lenteur et d'exercer sa vue pour que la réalité enfin ressuscite.

Vivant en Margeride, un endroit de France très en retrait, il ignore longtemps, jusqu'à la découverte des livres, des photographies, qu'un autre homme, avant lui, avait vécu pareille expérience au nord du lac Léman, dans la région du Jorat qu'il célébra comme aucun autre. Les livres vinrent sur sa table, ainsi que quelques photographies découvertes ici ou là, en reproduction. Les phrases semblaient prendre feu, puis paraissaient mourir, devenir cendres, puis renaissaient lorsqu'il les réanimait par la lecture, ce qu'il fit à plusieurs reprises tout au long des années, retournant souvent à la rencontre de ce *frère* inconnu, se promettant un jour d'aller à pied à travers le Jorat si justement chanté, puis de poursuivre son chemin un peu plus à l'Est, vers un autre lieu, celui de Rarogne où est enterré le Grand Présent d'un autre siècle. *Marcher vers* est un souffle. Il lui faudrait traverser des vergers et des vignes, des bois sombres, arpenter des collines, s'asseoir dans des auberges désertes, sur des seuils discrets et là, ne rien faire, ne plus broncher, attendre, contempler, observer, noter parfois sur le carnet en poche. Surtout voir, voir, ressentir. *Jeune homme*, il se fit la promesse d'être en marche, de s'arracher aux vieilles coutumes, mais d'en célébrer aussi ce *peu d'éternel* qu'elles contiennent, ce lieu justement entre la terre et le ciel, ce temps archaïque, ces fermes premières, ces mains, ces visages, ces outils, ces jardins, ces minces potagers, et ces vignes. Si nous ne pouvons plus célébrer cela, que demeurera-t-il pour nos yeux et nos cœurs?

Plus tard, après de lents détours, en forme de clin d'œil, il salua le Solitaire de Carrouge, écrivit un *Petit traité de la marche en saison des pluies*, il rassembla sous ses yeux d'innombrables images qu'il réunit en ce qu'il faut bien nommer un livre, sorte d'écho au Rôdeur discret du Jorat. Il irait un jour voir là-bas la lumière des paysages. Pour l'heure, il était en chemin, la photographie d'un char de foin en poche, sur cette terrasse de l'hôtel de Pliskovica, en Slovénie, il respirait à pleins poumons l'odeur précieuse des figues, il regardait la lumière sur les vignes, les premières hirondelles, il sentait dans le matin l'écriture des signes en mouvement et d'un battement des cils, aveuglé par la beauté de ce qu'il avait sous les yeux, il

salua dans le silence de cette terrasse ancienne, le poète de Carrouge: « Un rythme est né, un grand rythme pur et nu que tout épouse sans contrainte. » Il n'opposait plus les vieilles formes aux formes à inventer. Il savait que dans la paix vécue en pareil instant, étaient l'ancien et le nouveau, qu'il fallait savoir dire adieu, comme ces hirondelles de Pliskovica qui s'en iraient peut-être demain du côté de Carrouge ou d'ailleurs. Lorsqu'il regarda ses mains, ayant du mal à détacher son regard du ballet des oiseaux, il constata qu'elles étaient tachées du sang des figues, qu'il avait en bouche une telle saveur que ce jour augurait d'une ferveur pareille à nulle autre. La saveur était sur sa langue quand il déplia l'image reproduite du char de foin sur la petite table que l'on avait tirée au-dehors avec une telle délicatesse, sous l'ombrage des premières vignes. Que de telles vignes fussent-là, au-dessus de sa tête, était presque un miracle. Tant de beauté, en effet, a été détruite, partout, toujours, et cela déclenchait en lui une telle colère qu'il n'avait pas l'intention d'apaiser. Il tourna son regard vers le Jorat où il irait un jour pour retrouver les hirondelles, les vignes, tout ce qui était ici, mais aussi de partout, disséminé. Il se leva, prit le sentier qui montait derrière le village, passa près d'un vieux pressoir, toucha une murette de la main, oui cela existait et il était Vivant, lui, pour connaître enfin ce Jour. Il posa ses mains au soleil, ferma les yeux, respira de toutes ses forces et seule la silhouette, là-bas, au fond d'un champ, une fourche au-dessus des épaules, le tira de ce recueillement qui était sa seule façon de vivre. En chemin, il continuerait, pour cette écriture de *plein air*. La lumière d'un tel matin saluait avec lui l'homme vivant de Carrouge. Il pouvait aller avec belle insouciance, se défaire de leurs mots, voir et entendre enfin, comme depuis toujours.

*Slovénie-Mali, été 2013 - printemps 2014*

## Sur une photographie de Gustave Roud



*Repas de mariage*  
 négatif N/B, format 6x6, 1935-1955.

### Le choix de... Stefano Stoll

*Stefano Stoll est délégué à la culture de la ville de Vevey depuis 2004 et directeur du Festival Images. Il organise également les expositions de photographie de l'Espace Quai N°1. Durant ses études en histoire de l'art et en HEC à l'université de Lausanne, il fonde et codirige les Journées photographiques de Bienne, avant d'intégrer l'équipe de la direction artistique de l'exposition nationale Expo.02 en 2000. Il a également été coprogrammateur du Cully Jazz Festival et initiateur de PictoBello, une manifestation de dessin dans l'espace public à Vevey.*

« Ce que les mots de Gustave Roud ouvrent d'immédiat, c'est son rapport à la nature, au paysage. Puis vient rapidement la mélodie vaudoise de ses images écrites, le rythme campagnard de ses textes rédigés au grand air, quelque part dans le Jorat ou sur les hauts de Vevey. Une fenêtre ouverte sur l'âme d'une région qui se plaît à s'écouter, qui ne se lasse jamais de se contempler. Ses pages sentent l'agriculture et le foin, le soleil et l'eau, la générosité et l'amitié. C'est un peu tout cela que Roud raconte aussi dans cette photographie prise lors d'une fête villageoise de sa région. Il y révèle au premier plan la nature qui entoure la vie vaudoise ; quelques feuilles de vigne, un tronc solide et des branches garnies qui viennent fermer l'image. Roud semble ainsi évoquer ce paysage viticole d'une exceptionnelle et dangereuse beauté, repliant le Vaudois satisfait sur lui-même et sur sa terre. Mais la Fête est là – la flûte s'invite à la table de ces quelques notables au visage fermé, et de ces deux dames qui semblent attendre que l'ambiance se relève. La musique est fondatrice dans l'œuvre de Roud, et voici qu'il la place en plein centre de son cadrage, comme pour nous inviter à suivre la mélodie, et à entrer dans la ronde bourrue de ce magnifique coin de pays. »

### Aider, soutenir, participer

Si vous souhaitez soutenir nos actions ou apporter une contribution à l'œuvre du poète, rejoignez l'A.A.G.R. en renvoyant le bulletin d'adhésion à l'adresse suivante :

Association des Amis de Gustave Roud  
 1084 Carrouge – VD

La cotisation est de CHF 45.- par année civile.

Nom : \_\_\_\_\_

Prénom : \_\_\_\_\_

Adresse : \_\_\_\_\_

Téléphone : \_\_\_\_\_

Courriel : \_\_\_\_\_

Il est également possible d'adhérer par le biais du site internet :

[www.gustave-roud.ch](http://www.gustave-roud.ch)

### la plaine, la poésie

issn 2234-9812 ; version électronique : issn 2234-9820

Bulletin annuel de l'Association des Amis de Gustave Roud :  
 A.A.G.R.  
 1084 Carrouge-VD  
[www.gustave-roud.ch](http://www.gustave-roud.ch)  
[info@gustave-roud.ch](mailto:info@gustave-roud.ch)

#### Directeur de la publication :

Antonio Rodriguez

#### Ont participé à ce numéro :

Pierre Chappuis, Alexander Dickow,  
 Alain Lévêque, Daniel Maggetti,  
 Hugo Martinho, Alberto Nessi,  
 Vincent Péliissier, Laure-Adrienne  
 Rochat, Antonio Rodriguez,  
 Stefano Stoll, Gilbert Vincent,  
 Joël Vernet, Mathilde Vischer,  
 Gabriela Zehnder.

#### Mise en pages :

Antonio Rodriguez

#### Rubrique « Hommage » :

Mary-Laure Zoss

#### Relecture :

Laure-Adrienne Rochat, Mary-Laure Zoss

Bulletin imprimé par  
 l'Imprimerie IRL S.A.  
 à Renens (Suisse), 4<sup>e</sup> trimestre 2014.